

A close-up, black and white portrait of an elderly man with glasses, looking slightly to the right. The lighting is dramatic, with strong shadows on the right side of his face. He is wearing a dark sweater over a collared shirt.

Georges-Arthur
Goldschmidt

La joie
du passeur

CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



La vie et l'œuvre de Georges-Arthur Goldschmidt sont un aller et retour permanent entre l'Allemagne où il naît en 1928 et la France où, devenu français, il s'est installé depuis la guerre. Mais aussi entre l'histoire et la langue de ces deux pays longtemps ennemis. Il écrit le plus souvent en français et traduit de l'allemand. Son œuvre se partage entre des fictions ou récits, pour certains d'inspiration autobiographique, des essais littéraires, et des traductions devenues fameuses de Nietzsche ou de Peter Handke.

Homme de revues, se jouant des frontières des disciplines, il a publié de nombreux articles dans *La Quinzaine littéraire*, *Allemagne d'aujourd'hui*, *L'écrit du temps*, *Europe*, *Critique*, *Romantisme*, *Che vuoi?*. C'est à la découverte de cette activité critique, nourrie par une exceptionnelle acuité et un revigorant non-conformisme intellectuel qu'invite cet ouvrage. Qu'il s'agisse de la langue d'Heidegger, imprégnée de l'idéologie nazie ou de l'œuvre de Heine, des rapports auteur-traducteur, des difficultés de traduire Freud en français, de l'expression de l'espace dans la littérature, le même esprit libre et la même fraîcheur d'approche se montrent à l'œuvre.

Georges-Arthur Goldschmidt est connu pour ses traductions de Nietzsche, Kafka, Handke, Stifter. Il est également l'auteur d'essais sur Molière, Rousseau, Freud et de récits (La traversée des fleuves, Le poing dans la bouche, le Recours).

La joie du passeur

Georges-Arthur Goldschmidt

La joie du passeur

Une expérience d'identité transitoire

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07911-4

Sommaire

Préambule	7
Préface	9

LIRE

Un poète allemand en France	15
L'espace raconté.....	37
<i>Anton Reiser</i> de K.-Ph. Moritz.....	43
Le problème de l'existence chez Kleist et Kafka.....	59

S'ENGAGER

Les « Considérations d'un apolitique », premier stade de la lutte de Thomas Mann contre le fascisme	77
Un livre d'Ernst Jünger, base théorique du nazisme.....	93
Rappel! Heidegger et le nazisme	121

TRADUIRE

Le traducteur et son auteur.....	143
Freud se traduit-il mal?	155
Écriture, traduction, liberté	165
Bibliographie	179
Origine des articles	187

Préambule

Ce ne fut d'abord qu'un nom sur les couvertures, au fil des lectures, *La femme gauchère*, *L'homme sans postérité*... Puis tardivement, Georges-Arthur Goldschmidt est devenu un visage. Un visage mobile, aux yeux perçants et malicieux. Écoutez-le, c'est un parleur, il rit, glisse une expression allemande, reprend. Sage, il n'en a cure! vif-argent... une parole souple, rapide. Votre interlocuteur, à l'apparence de Monsieur Tout-le-Monde, ne s'en laisse pas conter. Alors? Le voici balayant des jugements reçus, ni critique patenté ni héraut de quelque vérité ou morale. En marge non plus. Ses lieux de prédilection ne sont guère assignables. Seuils, entrées mais aussi limites, frontières. Là où l'identité vacille, où la langue fourche, où la soumission pointe. Identité transitoire, à vif, entre innocence et inavouable. Son accentuation des t, délicate, à peine appuyée dans le flux de la parole. Des phrases parfois, comme de l'écriture au rythme condensé. Puis la tête à nouveau mobile, pour le récit amusé d'une mésaventure récente. Tout entier dans cet échange. Passionné et délicat. Écoutons-le encore ce trublion de Babel, dans ses articles, écrits agités d'expérience de lecture.

L'éditeur

Préface

Un destin personnel et européen a conduit l'auteur de ces pages à réfléchir, comme malgré lui sur les questions qui ont marqué et bouleversé à jamais le destin de l'Europe. Exilé du fait de sa seule naissance, il a éprouvé personnellement, de façon corporelle les séparations, les drames et les passages d'une époque à l'autre, des terreurs du fascisme à la paix retrouvée. L'enfance se déroula au plus intime de l'Allemagne dans un environnement familial encore tout imprégné de la haute culture du XIX^e siècle. Puis l'adolescence fut vécue sous la protection de la Résistance dans le pays d'accueil. Le français langue de la préservation fut ainsi goûté dans la moindre nuance et la moindre inflexion, dans le danger extrême. L'esprit put ainsi s'ouvrir pleinement à la Libération de 1944 à ce qui faisait qu'un pays n'était pas l'autre, à tout ce qui à la fois les unissait si profondément et les séparait si tragiquement. Sans cesse l'esprit oscillait entre deux orientations et deux sensibilités qu'il importait donc de caractériser.

Derrière toutes les idées, en effet, à l'arrière-plan de toutes les cultures se trouve un vaste champ d'impressions et de sensations qui échappent à la formulation immédiate. C'est dans le détail que réside souvent l'essentiel. Toute culture est faite d'une infinité de petits éléments, la forme des boutons élec-

triques ou des cintres dans les hôtels, la façon dont est indiqué un arrêt de bus imminent : « Arrêt demandé » en France « *Wagen hält* » (la voiture s'arrête) en Allemagne. Ces toutes petites choses constituent le matériau de base dont est faite une civilisation telle qu'elle se reflète dans les œuvres qui en sont les signes visibles.

Ces détails mineurs perdurent en dessous de la descente de l'Europe vers l'irrévocable abîme du génocide. Tout comme les photographies ou les témoignages, les traces ou les documents dans la mesure où ils restent saisissables, ils peuvent peut-être contribuer à discerner ce que fut ce xx^e siècle bousculé dans ses fondements même par le communisme et par le national-socialisme, ce siècle qui a le plus irrémédiablement compromis l'essence même de la civilisation européenne. Le système politique du nazisme est parfaitement connu grâce à de nombreuses études et analyses. Il n'en reste pas moins que l'arrière-plan des mentalités collectives qui ont vu sa mise en place a été peu étudié. Quels sont les éléments de langage qui peuvent aider à comprendre le xx^e siècle marqué dans son essence même par le nazisme. S'il ne fut que marginal en France, il s'en prit à l'Allemagne dans ses profondeurs mêmes ?

Les origines morales et sociales, sinon psychanalytiques de la catastrophe nazie, effacées par le passé ont cependant laissé de nombreuses traces tant littéraires, médicales que sociologique ou psychologiques.

Ainsi peut-on par exemple se demander s'il existe-il une continuité entre la fondation du Second Reich à Versailles en janvier 1871, les méthodes d'éducation de la fin du xix^e siècle, la fascination de la Grèce antique, la répression sexuelle au

Préface

travers de la mise au pas du corps et le nazisme tel qu'il se manifestera au cours du xx^e siècle par la guerre à l'Europe, l'extermination des malades mentaux, la destruction des Juifs européens et le génocide.

Les circonstances historiques permettent parfois un regard diagonal d'une langue à l'autre, selon une ligne explicative qui les relie et les différencie à la fois. Le français d'une richesse inépuisable en signifiants dissimule en quelque sorte ses signifiés, l'allemand au contraire les rend visibles, les fixe dans le concret. Il se trouve que tout un courant d'ouverture et d'investigation psychologique s'est mis en place à la fin du xviii^e siècle représenté en particule par Karl-Philipp Moritz auteur *d'Anton Reiser* un sublime roman « psychologique » qui bien avant Freud avait posé les bases d'une psychanalyse possible, il avait d'ailleurs fondé une revue consacrée à cette exploration de la psyché humaine. Avec ces auteurs s'amorçait une toute autre Allemagne qui fut entravée par le cours de l'Histoire.

Dès 1831, Heinrich Heine avait perçu les dérives possibles du nationalisme allemand; cent ans plus tôt, il avait tout vu venir depuis Paris où il s'était exilé pour raisons politiques. La lecture des textes réunis sous le titre *De L'Allemagne* et surtout *Histoire de la Religion et de la Philosophie en Allemagne* de 1832 réunissent et explorent ces éléments précurseurs et montrent comment Heine avait vu la fin de l'Europe déjà se profiler au travers les avatars de la philosophie allemande du xix^e siècle. La matérialisation concrète et politique de cette évolution ne lui avait pas échappé.

Pendant de la Guerre mondiale de 1914-1918 les *Considérations d'un apolitique* de Thomas Mann témoignent de cette

La joie du passeur

exaltation irrationnelle et frénétique qui se terminera par l'adhésion de pensée du principal philosophe allemand du xx^e siècle, Heidegger, au national-socialisme, alors qu'à partir des mêmes prémisses Thomas Mann deviendra un adversaire déterminé de la sauvagerie exterminatrice que Freud avait vu monter.

C'est par la traduction que passent les idées et leur histoire. Ce qui est le plus propre à une forme d'expression ou une langue, en l'occurrence l'allemand, risque souvent d'être plus ou moins atténué, effacé ou déplacé par la traduction. C'est pourquoi il est peut-être utile d'examiner ce processus, de voir comment cet intermédiaire transmet et déforme ce dont il est censé rendre compte. Que fait-on lorsqu'on traduit, quel est le mode d'écriture de la traduction ?

LIRE

Un poète allemand en France

Il n'échut à aucun poète allemand, peut-être à aucun autre écrivain, d'être au point où le fut Heine l'objet d'une animosité aussi hystérique; on n'a dit d'aucun autre avec tant de véhémence et d'acrimonie qu'il avait « sali son nid », comme on disait en Allemagne, et qu'il avait trahi sa patrie. Mais il n'en fut jamais accusé que par ceux qui, eux-mêmes éduqués dans la peur des autorités, se livrèrent volontairement à la plus inhumaine des dictatures ayant existé, la seule qui ait officiellement proclamé le meurtre comme idéal politique. À l'inverse il n'en fut aucun autre, à l'exception de Nietzsche, dont on ait affirmé qu'il avait avec autant de clairvoyance et d'exactitude décrit et interprété son temps et vu monter l'effroi de l'avenir.

Cent ans avant la Shoah déjà, un littérateur du nom de Wolfgang Menzel, « le dénonciateur » comme le nomme Heine, a tant et si longtemps vitupéré contre lui et ses amis que, le 13 décembre 1835, le « Bundesrat » de l'époque, l'assemblée déléguée des princes allemands, promulgua son fameux arrêt contre la « jeune Allemagne », contre Büchner par exemple et les jeunes libéraux. Que les détenteurs du pouvoir de l'époque aient pu tirer de tels propos des arguments pour mettre la répression en place augurait mal de l'avenir.

(Il est vrai que quelques années plus tôt il n'en allait guère autrement en France.) En 1859, ce Menzel s'exprima dans les termes suivants à propos de Ludwig Börne et de Heinrich Heine :

Ils sortirent [les Juifs] de tous les coins obscurs avec leurs rictus simiesques, leurs grimaces sardoniques et en tirant la langue pour ridiculiser ce qui jusqu'ici était sacré pour les chrétiens, des cerveaux infernaux et tordus qui des siècles durant à demi écrasés par les lourdes charpentes de l'Église n'osaient que de timides coups d'œil et qui maintenant avec un insolent salto mortale bondirent au milieu de la communauté ensauvagée des fidèles et l'induisirent à adorer le veau d'or et à se livrer au plaisir de la chair.

Comme on le voit, ce pauvre catalogue ressassé, cette litanie obsessionnelle, contient déjà tout l'avenir. Si on se demandait ce qui a pu provoquer une telle répugnance, une telle haine, on constaterait que ce n'est pas seulement son origine – car c'est justement ce qu'il y a de juif en lui qui le lie au plus profond à ce qu'il y a d'allemand, comme lui-même le souligne souvent –, mais que c'est aussi sa relation à la France ou bien, plus encore, son amour pour l'Allemagne. Car la façon dont l'Allemagne et la France ne cessent mutuellement de se conforter et de s'enrichir chez Heine représente justement le centre et la substance même de son écriture. Ce qu'il y a de dérangeant, d'inconfortable chez lui, c'est qu'il n'admet aucun article de foi définitif et que, comme Montaigne ou Descartes, comme Kant ou Nietzsche, mais dans un domaine plus communément accessible, il remet en question les certitudes apprises. Il lui est impossible d'abandonner

ce qu'il est pour ce qu'il n'est pas, plus *citoyen* donc qu'il ne saurait être sujet.

Ce qu'il est? Un Allemand jusqu'au plus intime de son être, qui aussitôt ressent et détecte tout ce qui est allemand, mais qui ne se laisse pas prescrire sa façon d'être allemand et qui ne tombe pas dans les appartenances imposées. Il ne devient pas romantique sur ordre et n'éprouve pas non plus de sentiments nationaux quand les conditions politiques ne l'y incitent pas¹, mais tel un enfant en internat il périt presque de nostalgie de revoir l'Allemagne. Comme l'a dit un critique de son temps, Karl Gutzkow, dans une recension du *Salon de 1835* où Heine rend compte de la grande exposition de peinture de la même année à Paris : « Heine ne peut y arriver sans l'Allemagne, il a la nostalgie de nos plats du mardi et du jeudi, de notre amour bête et enflammé, du pavillon de l'Alster et du Messenger de Bergedorf et cette douleur lui sied. »

L'ironie voilée, presque affectueuse, tout à fait dans l'esprit de Heine, est frappante. Non que Heine ait emporté sa patrie à la semelle de ses souliers, pour utiliser le mot de Danton, bien au contraire et, bien qu'il habitât loin de son pays, duquel il fut banni uniquement parce qu'il pensait de façon non conforme, il ne cessait pas d'y être et les plaisanteries qu'il fait sur la condition de l'Allemagne ne sont que l'envers de son mal du pays. Jamais il ne s'en prend aux Allemands en tant qu'Allemands mais seulement en tant que sujets non affranchis politiquement et dressés à l'obéissance.

1. Voir plus loin l'article consacré à Thomas Mann où Georges-Arthur Goldschmidt rappelle l'admiration que Mann vouait à Heine. (NdE)

Là est le problème : un pays ne se confond pas avec les schèmes d'obéissance et les modèles de pensée pétrifiés qui sont considérés comme les seules formes d'appartenance possibles par une majorité presque à son insu éduquée en ce sens. Ce n'est pas que Heine ait eu des difficultés avec son « identité » allemande, comme on dirait aujourd'hui, c'était plutôt chez les autres, souvent ceux qui l'attaquaient, que l'identité allemande incertaine chancelait, peut-être parce que les désirs et les espoirs se conjugaient rarement avec le principe de réalité politique. Il n'y avait que les autres que cela pouvait déranger qu'il fût un Juif allemand baptisé protestant, pas lui.

À quel point Heine était un Allemand, personne ne l'a mieux vu que Nietzsche, qui ne cesse d'y faire allusion dans *Par-delà le bien et le mal* (§ 256) où il le compte avec Goethe, Beethoven et aussi Napoléon parmi les grands patriotes de l'avenir. Sans cesse, lorsqu'il en va pour Nietzsche de la destruction de la culture allemande par le pouvoir allemand, il cite Heine comme l'un de ceux qui ont contribué à former l'Allemagne, aux côtés de Goethe ou de Schopenhauer, ainsi qu'il le souligne dans *Le Crépuscule des idoles*, au chapitre intitulé « Ce que les Allemands perdent ». « Heine, écrit-il, est allemand parce qu'il a dépassé ce qui est purement national sans le perdre. » Il dit préférer lire Schopenhauer en français et ajoute, dans *Nietzsche contre Wagner* :

Sans parler de Heinrich Heine – « l'adorable Heine » dit-on à Paris – qui depuis longtemps est passé dans la chair et le sang des poètes français plus profonds et plus sensibles. Que pourraient bien faire les bêtes à cornes allemandes avec les « délicatesses » d'une nature pareille ?

Ce qu'il y a d'allemand en Heine c'est aussi ce qui est européen. La haine à l'égard des Français n'est pas amour de l'Allemagne, elle en est même tout le contraire. Heine écrit à ce propos :

Il s'agit de montrer au public ce qu'il en est de ces héros trompettants et bavards de la nationalité, ce qu'il en est de ces gardiens de la germanité qui ne cessent de s'en prendre aux Français et nous ont réputés n'être, nous autres pauvres écrivains de la jeune Allemagne, qu'un tas de Français et de Juifs.

On lit cela dans un texte où il démontre la liaison intime entre dénonciation et état autoritaire (*Obrigkeitsstaat*). Car il s'agissait moins, pour les germanolâtres du temps de Heine et occasionnellement plus tard, du contenu même de leur idée nationale, que de l'élimination, de l'éradication des trouble-fête qui pensaient autrement. Ainsi l'idée nationale ne tarda pas à s'amoindrir en un instrument de surveillance policière avant de devenir cent ans plus tard le déguisement politique du crime absolu et du génocide.

Tout cela, Heine l'avait vu venir et sa sensibilité à l'Allemagne était d'autant plus aiguë que ses analyses étaient plus exactes. Comme le dira Nietzsche, elles étaient nées d'« une distance incalculable » par rapport à leur objet, une distance qui signifie tout autre chose que froideur, mais nostalgie bien plutôt et éloignement forcé que rien ne vient apaiser. C'est justement l'intensité de ses sentiments qui lui permet en même temps la vue d'ensemble et le regard pénétrant. Douleur et regard qui porte loin lui viennent à coup sûr de sa condition originelle, elle lui interdit l'appartenance et fait d'emblée de lui un proscrit. Mieux que quiconque, Heine est au fait de sa

destination, donc de l'obligation de garder ses distances, distance à l'égard de lui-même, distance à l'égard de ses origines juives – dans le *Buch Legrand* il se moque, affectueusement, des Juifs comme fondateurs du christianisme, ce qui, soit dit en passant, était déjà une évidence pour les grands écrivains chrétiens français comme Bossuet ou Pascal. On connaît aussi son Moses Lump des *Bäder von Lucca* (*Les Bains de Lucques*), où il se moque aussi d'eux gentiment comme d'êtres à part que n'attend de toute façon que le bûcher ou, dans le meilleur des cas, les injures. Jamais son regard n'est indifférent ou supérieur, et s'il devait y avoir chez lui quelque arrogance ou quelque air de supériorité, c'est seulement que quelque chose confirmerait ses craintes. De par sa naissance il n'est pas permis à Heine de se fondre à sa germanité, quel qu'en soit son désir et aussi pénétré qu'il soit de son caractère allemand – car, sans cette conviction, comment serait-il l'un des poètes les plus allemands qui soient? Dès qu'il se sent allemand et qu'il parle de son amour pour l'Allemagne, on le lui conteste, le lui refuse, le lui enlève. Est-il étonnant dès lors qu'il ne puisse s'en ouvrir en toute sérénité et que la véhémence devienne chez lui l'autre visage de l'amour? En réalité il reste le petit garçon qu'il a rencontré dans la forêt près du village de Lerbach pendant son voyage dans le Harz (II, 113) et dont il écrit :

Le petit garçon s'entendait avec les arbres à merveille à sa manière à lui : il leur disait bonjour comme à de bons amis et eux, avec le bruit de leur feuillage, ils semblaient lui rendre son bonjour.

Si Heine avait été là, à la place du petit garçon, en train de parler avec les arbres, tôt ou tard on lui aurait dit qu'en tant

Bibliographie

Che vuoi?

n° 1, 1994, « N'appartenir à rien ».

n° 21, 2004, « Freud se traduit-il mal? ».

n° 34, 2010, « Puisqu'il est question de métaphore? ».

Penser/rêver,

automne 2005, « Fanatisch ».

L'inactuel

n° 3 printemps 1995, Intérêts de la psychanalyse, « L'entre-deux ».

n° 3 1996, Matière, « La consistance des langues ».

n° 8, Territoires, frontières, passages, « La vision de l'espace en français et en allemand ».

nlle série/n° 1 automne 1998, États de mémoire, « La mémoire dans la langue. Freud avant Freud ».

nlle série/n° 3 automne 1999, Formes du primitif : « L'un sans l'autre? ou le français et l'allemand ».

nlle série/n° 8 2002, L'avenir des illusions, « L'illusion irréprésentable ».

nlle série /n° 9, Tout dire, « Traduire, transmettre ».

nlle série/n° 12, 2004, « Les toboggans de l'archaïque ».

nlle série/n° 13 automne 2005, Moments excitants à penser, « L'archaïque prend son envol ».

Sur Georges Arthur Goldschmidt, voir le dossier du *Matricule des anges*, n° 124, juin 2011 et en allemand, *Text + Kritik*, n° 181, janvier 2009. Mais aussi l'émission radiophonique de France Culture, *À voix nue*, à laquelle était convié G.-A. Goldschmidt, rediffusée du 14 au 18 janvier 2013.

